

Le « nouveau » monde de l'islam

Des dix-neuf livres que l'historien, journaliste et politologue états-unien Lothrop Stoddard a publiés seuls deux ont été traduits en français, *The Rising Tide of Color Against White World-Supremacy* (New York, Charles Scribner's Sons, 1921), sous le titre *Le Flot montant des peuples de couleur contre la suprématie mondiale des blancs* (Payot, 1925 [2014]) et *The New World of Islam* (New York, Charles Scribner's Sons, 1921), sous le titre *Le nouveau monde de l'islam* (Payot, 1923), dans lequel, page 4, était annoncée la publication de la traduction de *The Revolt Against Civilization: The Menace of the Under Man* (New York, Charles Scribner's Sons, 1922) sous le titre *La révolte contre la civilisation : La menace du sous-homme*, qui n'a finalement jamais été publié et dont un extrait est disponible en français à <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/04/11/le-leurre-de-la-primitivite> et un autre à <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/04/30/la-nemesis-de-linferieur>. Ci-dessous, dans une nouvelle traduction, l'introduction et le premier chapitre du Nouveau monde de l'islam.

INTRODUCTION

LE DÉCLIN ET LA CHUTE DE L'ANCIEN MONDE ISLAMIQUE

L'essor de l'islam est peut-être l'événement le plus étonnant de l'histoire de l'humanité. Issu d'une terre et d'un peuple auparavant négligeables, l'islam s'est répandu en l'espace d'un siècle sur la moitié de la terre, brisant de grands empires, renversant des religions établies de longue date, remodelant l'âme des races et construisant un monde entièrement nouveau – le monde de l'islam.

Plus nous examinons cette évolution de près, plus elle apparaît extraordinaire. Les autres grandes religions se sont imposées lentement, par des luttes douloureuses et ont finalement triomphé grâce à l'aide de puissants monarques convertis à la nouvelle foi. Le christianisme a eu son Constantin, le bouddhisme son Asoka et le zoroastrisme son Cyrus, chacun prêtant à son culte la force puissante de l'autorité séculaire. Il n'en va pas de même de l'islam. Né dans un pays désertique, peu peuplé par une race nomade qui ne s'était jamais distinguée dans les annales humaines, l'islam s'est lancé dans sa grande aventure avec le soutien humain le plus mince et contre les obstacles matériels les plus importants. Pourtant, l'islam a triomphé avec une facilité apparemment miraculeuse et, en deux générations, le Croissant de feu a couru de victoire en victoire des Pyrénées à l'Himalaya et des déserts de l'Asie centrale aux déserts de l'Afrique centrale.

Ce succès étonnant est dû à un certain nombre de facteurs, dont les principaux sont le caractère de la race arabe, la nature de l'enseignement de Mahomet et l'état général du monde oriental contemporain. Bien que les Arabes ne se soient pas distingués jusqu'alors, ils constituaient un peuple aux potentialités remarquables, qui cherchait alors manifestement à se réaliser. Pendant plusieurs générations avant Mahomet, l'Arabie avait été animée d'une vitalité exubérante. Les Arabes avaient dépassé leur paganisme ancestral et aspiraient instinctivement à mieux. Dans ce bouillonnement de l'esprit et de la pensée, l'islam a retenti comme un appel. Mahomet, un Arabe parmi les Arabes, était l'incarnation même de l'âme de sa race. Prêchant un monothéisme simple et austère, dépourvu de sacerdoce ou de doctrine élaborée, il a puisé dans les sources du zèle religieux toujours présentes dans le cœur des Sémites. Oubliant les rivalités chroniques et les querelles de sang qui avaient consumé leurs énergies dans des luttes intestines et soudées dans une unité incandescente par le feu de leur nouvelle foi, les Arabes se sont déversés de leurs déserts pour conquérir la terre pour Allah, le seul vrai Dieu.

C'est ainsi que l'islam, tel le souffle irrésistible du sirocco, le vent du désert, a balayé l'Arabie et s'est heurté à un vide spirituel. Les empires byzantin et perse voisins, si imposants à l'œil nu, n'étaient que des enveloppes desséchées, dépourvues de toute vitalité réelle. Leurs religions n'étaient que des impostures et des simulacres. Le culte ancestral de Zoroastre en Perse avait dégénéré en « magisme », un sacerdoce pompeux, tyrannique et persécuteur, détesté et secrètement méprisé. Quant au christianisme oriental, encombré des oripeaux du paganisme et accablé par les folles spéculations théologiques de l'esprit grec décadent, il était devenu une caricature repoussante de l'enseignement du Christ. Le magisme et le christianisme byzantin étaient tous deux déchirés par de grandes hérésies qui engendraient des persécutions sauvages et des haines furieuses. De plus, les empires byzantin et perse étaient de durs despotismes qui broyaient leurs sujets et tuaient tout amour de la patrie ou toute loyauté envers l'État. Enfin, les deux empires venaient de se livrer une terrible guerre dont ils étaient sortis mutuellement exsangues et totalement épuisés.

Tel était le monde contraint de faire face au déluge de lave de l'islam. Le résultat était inévitable. Une fois que la force disciplinée des légions romaines orientales et des cuirassiers perses s'est effondrée devant l'assaut enflammé des fils fanatiques du désert, tout était fini. Il n'y a pas eu de résistance patriotique. Les populations opprimées ont passivement accepté les nouveaux maîtres, tandis que les nombreux hérétiques se réjouissaient du renversement de leurs coreligionnaires persécuteurs, qu'ils haïssaien bien plus que leurs conquérants étrangers. En peu de temps, la plupart des peuples soumis ont accepté la nouvelle foi, d'une simplicité rafraîchissante par rapport à leurs propres cultes dégénérés. Les Arabes, à leur tour, ont su consolider leur domination. Ils n'étaient pas des sauvages assoiffés de sang ne jurant que par le pillage et la destruction. Au contraire, c'était une race douée d'un talent inné, désireuse d'apprendre et appréciant les dons culturels que les civilisations plus anciennes avaient à offrir. Comme les conquis et les conquérants se mariaient librement entre eux et professaient une

croyance commune, ils ont rapidement fusionné et de cette fusion est née une nouvelle civilisation, la civilisation sarrasine, dans laquelle les anciennes cultures de la Grèce, de Rome et de la Perse ont été revitalisées par la vigueur arabe et synthétisées par le génie arabe et l'esprit islamique. Pendant les trois premiers siècles de son existence (650-1000), le royaume de l'islam a été la partie la plus civilisée et la plus progressiste du monde. Parsemé de villes splendides, de mosquées gracieuses et d'universités paisibles où la sagesse du monde antique était préservée et appréciée, l'Orient musulman offrait un contraste saisissant avec l'Occident chrétien, alors plongé dans la nuit de l'âge des ténèbres.

Cependant, au XIXe siècle, la civilisation sarrasine a commencé à montrer des symptômes évidents de déclin. Ce déclin a d'abord été progressif. Jusqu'aux terribles désastres du XIIIe siècle, la civilisation sarrasine est restée vigoureuse et en avance sur l'Occident chrétien. Cependant, en l'an 1000, son âge d'or était terminé. Il y a plusieurs raisons à cela. Tout d'abord, l'esprit de faction invétéré qui a toujours été le fléau de la race arabe n'a pas tardé à réapparaître. Des clans rivaux se sont disputés la direction de l'islam et leurs querelles ont dégénéré en guerres civiles sanglantes. Dans ces luttes fratricides, la ferveur des premiers jours s'est refroidie et des hommes vertueux comme Abou Bakr et Omar, les premiers porte-drapeaux de l'islam, ont cédé la place à des dirigeants attachés aux biens et aux plaisirs de ce monde, qui considéraient leur position de « Khalifa »[1] comme un moyen d'exercer un pouvoir despote et de se glorifier. Le siège du gouvernement a été déplacé à Damas, en Syrie, puis à Bagdad, en Mésopotamie. La raison en est évidente. À La Mecque, le despotisme était impossible. Les Arabes du désert, farouches et libres, ne toléraient aucun maître et leur démocratie naturelle avait été sanctionnée par le Prophète, qui avait explicitement déclaré que tous les croyants étaient frères. Le califat mequois était une démocratie théocratique. Abou Bakr et Omar étaient élus par le peuple et se tenaient responsables devant l'opinion publique, soumis à la loi divine telle que révélée par Mahomet dans le Coran.

La situation était différente à Damas et plus encore à Bagdad. Les Arabes de sang pur n'y étaient qu'une poignée parmi des nuées de convertis syriens et persans et de métis « néo-arabes ». Ces gens, imprégnés de traditions de despotisme, étaient tout à fait prêts à obéir docilement aux califes. Les califes s'appuyaient à leur tour de plus en plus sur ces sujets complaisants, puisant dans leurs rangs courtisans, fonctionnaires et finalement soldats. Choqués et irrités, les fiers Arabes sont retournés peu à peu dans le désert, tandis que le gouvernement retombait dans les vieilles ornières du despotisme oriental traditionnel. Lorsque le califat a été déplacé à Bagdad après la fondation de la dynastie abbasside (vers 750), l'influence perse est devenue prépondérante. Le célèbre calife Haroun-al-Rashid, le héros des Mille et une nuits, était un monarque perse typique, un véritable successeur de Xerxès et de Chosroès, aussi différent d'Abou Bakr ou d'Omar qu'il est possible de le concevoir. Et, à Bagdad comme ailleurs, le pouvoir despote a été fatal à ses détenteurs. Sous son emprise, les « successeurs » de Mahomet sont devenus des tyrans capricieux ou des marionnettes de harem dégénérées, dont les mains faibles étaient totalement incapables de guider le grand empire musulman.

L'empire s'est désagrégé peu à peu. Secouée par les guerres civiles, privée de chefs forts et de l'influence vivifiant des Arabes du désert, l'unité politique ne pouvait perdurer. Partout, des tendances raciales ou particularistes réprimées se sont réveillées. La rapidité même de l'expansion de l'islam s'est retournée contre cette religion, maintenant que les sources de cette expansion étaient taries. L'islam avait fait des millions de convertis, qui apparteniaient à de nombreuses sectes et races, mais il ne les avait que très imparfaitement digérés. Mahomet avait réellement converti les Arabes, parce qu'il n'avait fait qu'exprimer des idées qui germaient obscurément dans les esprits arabes et qu'il avait fait appel à des impulsions innées dans le sang arabe. Cependant, lorsque l'islam a été accepté par des peuples non arabes, ceux-ci ont instinctivement interprété le message du prophète en fonction de leurs tendances raciales et de leur milieu culturel, ce qui a eu pour effet de déformer ou de pervertir l'islam primitif. L'exemple le plus extrême est celui de la Perse, où le monothéisme austère de Mahomet s'est transformé en un culte mystique élaboré connu sous le nom de chiisme, qui a coupé les Perses de toute communion avec le monde musulman orthodoxe. La même tendance au syncrétisme apparaît, à un degré moindre, dans le culte des saints des Berbères d'Afrique du Nord et dans le panthéisme des musulmans hindous, deux évolutions que Mahomet aurait incontestablement exécrés.

Ces fissures doctrinales dans l'islam se sont accompagnées d'une rupture de l'unité politique. La première scission formelle s'est produite après l'accession au pouvoir des Abbassides. Un membre de la famille omeyyade déchue s'est enfui en Espagne, où il a établi un califat rival à Cordoue, reconnu comme légal non seulement par les musulmans espagnols, mais aussi par les Berbères d'Afrique du Nord. Plus tard, un autre califat fut établi en Égypte, le califat fatimide, qui tire son nom de Fatima, la fille de Mahomet. Quant aux califes abbassides de Bagdad, ils ont progressivement perdu de leur pouvoir, jusqu'à devenir de simples marionnettes entre les mains d'un nouvel élément racial, les Turcs.

Avant de décrire ce passage du pouvoir des mains des Néo-arabes à celles des Turcs, qui a été si important pour l'histoire du monde islamique, examinons le déclin de la vigueur culturelle et intellectuelle qui s'est produit en même temps que la rupture de l'unité politique et religieuse au cours des derniers stades de la période néo-arabe.

Les Arabes de l'époque de Mahomet étaient un peuple pur et entier, en pleine vigueur, avide d'aventures et inspiré par un idéal élevé. Ils n'étaient pas immunisés contre le fanatisme sémitique, mais, bien que fanatiques, ils n'étaient pas bigots, c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas l'esprit fermé. Ils tenaient fermement aux principes de leur religion, mais cette religion était extrêmement simple. Le cœur de l'enseignement de Mahomet était le théisme, plus certaines pratiques. Une croyance stricte en l'unité de Dieu, une croyance tout aussi stricte en la mission divine [2] de Mahomet telle qu'elle est exposée dans le Coran et certains devoirs clairement définis – la prière, les ablutions, le jeûne, l'aumône et le

pèlerinage – c'est cela et cela seulement qui constituait l'islam des conquérants arabes du monde oriental.

Une théologie aussi simple ne pouvait pas sérieusement entraver l'esprit arabe, alerte, curieux, désireux d'apprendre et prêt à s'adapter à des conditions plus vastes et plus complexes que celles qui prévalent dans l'environnement aride du désert. Les Arabes ne se contentaient pas de profiter des avantages matériels et du luxe des sociétés plus développées qu'ils avaient conquises ; ils appréciaient également l'art, la littérature, la science et les idées des civilisations plus anciennes. L'effet de ces nouveaux stimuli a été la remarquable floraison culturelle et intellectuelle qui fait la gloire de la civilisation sarrasine. Pendant un certain temps, la pensée a été relativement libre et a produit une multitude d'idées originales et de spéculations audacieuses. Celles-ci étaient l'œuvre non seulement des Arabes, mais aussi des sujets chrétiens, juifs et perses, dont beaucoup étaient des hérétiques qui avaient été persécutés par l'orthodoxie byzantine et le magisme.

Peu à peu, cependant, cette ère éclairée s'est terminée. Des forces réactionnaires sont apparues et se et ont gagné en puissance. Les libéraux, généralement connus sous le nom de « Mutazilites », s'accrochaient non seulement à la simplicité doctrinale de l'islam primitif, mais soutenaient également que le critère de toute chose devait être la raison. Au contraire, les écoles de pensée conservatrices affirmaient que le critère devait être le précédent et l'autorité. Ces hommes, dont beaucoup étaient des chrétiens convertis imprégnés des traditions de l'orthodoxie byzantine, ont entrepris un immense travail d'exégèse coranique, associé à une codification et à une interprétation tout aussi élaborées des paroles ou « traditions » attribuées à Mahomet, telles qu'elles ont été transmises par ses disciples immédiats et ses partisans. Le résultat de ces travaux a été l'émergence progressive d'une théologie et d'une philosophie scolastique musulmanes aussi rigides, élaborées et dogmatiques que celles de l'Occident chrétien médiéval.

Naturellement, la lutte entre les tendances fondamentalement opposées du traditionalisme et du rationalisme a été longue et âpre. Pourtant, le résultat final était presque acquis d'avance. Tout concourrait à favoriser le triomphe du dogme sur la raison. Toute la tradition historique de l'Orient (une tradition largement déterminée par des facteurs raciaux et climatiques [3]) était tournée vers l'absolutisme. Cette tradition avait été interrompue par l'irruption du libertarisme sauvage du désert. Mais la tendance plus ancienne s'est réaffirmée, stimulée par la transformation politique du califat, qui est passé d'une démocratie théocratique à un despotisme.

Ce triomphe de l'absolutisme dans le domaine du gouvernement a en fait assuré son triomphe à long terme dans tous les autres domaines. En effet, le despotisme ne peut pas plus tolérer la liberté de

pensée que la liberté d'action. Certains des califes de Damas éprouvaient certes de la sympathie pour le mutazilisme, les Omeyyades étant principalement des hommes à l'esprit séculier que la libre pensée attirait intellectuellement. Mais les califes ont ensuite pris conscience des implications politiques du libéralisme. Les Mutazilites ne se sont pas limités au domaine de la pure spéculation philosophique. Ils se sont également aventurés sur un terrain plus dangereux. Des voix mutazilites se sont élevées pour rappeler l'époque démocratique du califat meçquois, où le Commandeur des croyants, au lieu d'être un monarque héréditaire, était élu par le peuple et responsable devant l'opinion publique. Certains esprits audacieux sont même entrés en relation avec les sectes fanatiques et féroces de l'Arabie intérieure, comme les Kharijites, qui, fidèles à l'ancien esprit d'indépendance des Arabes du désert, refusaient de reconnaître le califat et proclamaient des théories d'un républicanisme avancé.

En conséquence, les califes se sont tournés de plus en plus vers les théologiens conservateurs plutôt que vers les libéraux, tout comme ils ont favorisé les Néo-arabes monarchistes de préférence aux Arabes intraitables de sang pur du désert. Sous les Abbassides, le gouvernement s'est franchement prononcé en faveur de l'absolutisme religieux. Des normes d'orthodoxie dogmatique ont été établies, les Mutazilites ont été persécutés et mis à mort et, au XI^e siècle, les derniers vestiges du libéralisme sarrasin ont été extirpés. Les canons de la pensée musulmane ont été fixés. Toute activité créatrice a cessé. Le souvenir même des grands médecins mutazilites s'est effacé. L'esprit musulman s'est refermé pour ne plus se rouvrir que de nos jours.

Au début du XI^e siècle, le déclin de la civilisation sarrasine était devenu si prononcé que le changement était clairement dans l'air. Ayant perdu leur vigueur initiale, les Néo-arabes allaient perdre leur pouvoir politique. Ces héritiers politiques des Néo-arabes étaient les Turcs. Les Turcs étaient une branche occidentale de ce conglomérat de tribus nomades qui, depuis des temps immémoriaux, parcouraient les steppes sans fin de l'Asie orientale et centrale et qui sont connues collectivement sous les noms de peuples « ouralo-altaïques » ou « touraniens ». Les Arabes étaient en contact avec les nomades turcs depuis la conquête islamique de la Perse ; les généraux musulmans avaient constaté que les Turcs battaient sans relâche les frontières nord-est de la Perse. À l'époque du califat, les Turcs n'étaient pas redoutés. En fait, ils s'avéraient souvent très utiles. Peuple terne et sans idées, les Turcs savaient faire deux choses superlativement bien : obéir aux ordres et se battre comme des diables. En d'autres termes, ils faisaient de parfaits mercenaires. Les califes en étaient ravis et en recrutaient un nombre toujours plus grand comme soldats et comme gardes du corps.

Tout allait bien tant que le califat était fort, mais, quand il s'est affaibli, la situation a changé. Une fois qu'ils ont obtenu des postes de responsabilité un peu partout, les mercenaires turcs ont commencé à dicter leur loi. Ils ont ouvert les frontières orientales de l'empire et y ont laissé entrer de nouveaux flots de leurs compatriotes, qui y venaient maintenant non plus en tant qu'individus, mais en tribus ou «

hordes » sous la direction de leurs chefs héréditaires, errant à leur guise, s'installant où bon leur semblait et spoliant ou expulsant les habitants de la région.

Les Turcs ont rapidement renoncé à leur paganisme ancestral au profit de l'islam, mais l'islam n'a guère modifié leur nature. En jugeant ces nouveaux arrivants turcs, nous ne devons pas les considérer comme les Turcs ottomans actuels de Constantinople et d'Asie mineure. Les Osmanli modernes sont tellement imprégnés de sang européen et proche-oriental et ont été tellement imprégnés d'idées occidentales et sarrasines qu'ils constituent un peuple très différent de leurs lointains ancêtres immigrés. Pourtant, même ainsi, les Osmanli modernes présentent suffisamment de ces traits touraniens détestables qui caractérisent les Turcs d'Asie centrale, souvent appelés « Turkmenes », pour les distinguer de leurs parents ottomans à l'ouest.

Quelle était la nature primitive des Turcs ? D'abord et avant tout, c'était celle du soldat professionnel. La discipline était le mot d'ordre du Turc. Pas d'originalité de pensée et peu de curiosité. Peu d'idées pénétrait l'esprit lent du Turc et les rares qui y parvenaient étaient reçues comme des ordres militaires, auxquels il fallait obéir sans poser de questions et auxquels il fallait adhérer sans réfléchir. Tel était l'être qui a évincé le Sarrasin affaibli à la tête de l'islam.

Il ne pouvait pas y avoir de plus grand malheur pour l'islam et pour le monde en général. Pour l'islam, il en a résulté la domination de bigots bornés sous lesquels tout progrès éclairé était impossible. Certes, l'islam y a gagné une grande force guerrière, mais cette nouvelle puissance a été si mal employée qu'elle a eu des répercussions désastreuses sur l'islam lui-même. Les premiers exploits notables des hordes turques immigrées ont été leur conquête de l'Asie Mineure et leur prise de Jérusalem vers la fin du XI^e siècle [4]. Jusqu'à cette époque, l'Asie mineure était restée une partie du monde chrétien. Au VII^e siècle, les armées arabes, après avoir envahi la Syrie, avait été stoppées par la barrière des monts Taurus ; l'Empire byzantin s'était ressaisi et, par la suite, malgré des querelles frontalières, la frontière byzantine-sarrasine était restée pratiquement inchangée. Cependant, les Turcs ont franchi la barrière byzantine, ont envahi l'Asie mineure et ont même menacé Constantinople, le rempart oriental de la chrétienté. Quant à Jérusalem, elle était certes aux mains des musulmans depuis la conquête arabe de l'an 637, mais le calife Omar avait soigneusement respecté les « lieux saints » chrétiens et ses successeurs n'avaient ni persécuté les chrétiens de la région ni maltraité les nombreux pèlerins qui affluaient chaque année à Jérusalem de toutes les parties du monde chrétien. Mais les Turcs ont changé la donne. Avides de butin et animés d'une haine fanatique à l'égard des « mécréants », ils ont saccagé les lieux saints, persécuté les chrétiens et rendu les pèlerinages impossibles.

L'effet de ces deux catastrophes sur la chrétienté, qui se sont produites presque simultanément, a été énorme. L'Occident chrétien, alors au sommet de sa ferveur religieuse, a tremblé de peur et de colère. Des myriades de fanatiques, à l'image de Pierre l'Ermite, ont soulevé l'Europe entière. Le fanatisme a engendré le fanatisme et l'Occident chrétien a déversé sur l'Orient musulman d'immenses armées de guerriers dans ces expéditions extraordinaires qu'étaient les croisades.

La conquête turque de l'islam et son contrecoup, les croisades, ont été un immense malheur pour le monde : elles ont détérioré durablement les relations entre l'Orient et l'Occident. En l'an 1000, les relations entre chrétiens et musulmans étaient assez bonnes et avaient toutes les chances de s'améliorer. Les haines engendrées par la première irruption de l'islam s'éteignaient. Les frontières de l'islam et de la Chrétienté étaient apparemment fixées et aucune des deux parties ne manifestait le désir d'empiéter sur l'autre.

La seule véritable pomme de discorde était l'Espagne, où musulmans et chrétiens étaient continuellement à couteaux tirés ; mais, après tout, l'Espagne était mutuellement considérée comme un cas limite. Entre l'islam et la chrétienté, dans l'ensemble, les relations devenaient de plus en plus amicales et de plus en plus fréquentes. Ces relations amicales, si elles s'étaient poursuivies, auraient pu finir par avoir des résultats capitaux pour le progrès de l'humanité. À cette époque, le monde musulman était encore bien en avance sur l'Europe occidentale en matière de savoir et de culture, mais la civilisation sarrasine stagnait, tandis que l'Occident chrétien, malgré son ignorance, sa grossièreté et sa barbarie, débordait de vie et aspirait manifestement à mieux. Si l'amitié naissante entre l'Orient et l'Occident au XI^e siècle avait continué à se développer, les deux parties en auraient grandement profité. En Occident, l'influence de la culture sarrasine, qui avait hérité l'ancien savoir de la Grèce et de Rome, aurait pu stimuler notre Renaissance beaucoup plus tôt, tandis qu'en Orient l'influence de l'Occident médiéval, débordante de vigueur, aurait pu sauver la civilisation musulmane de la paralysie qui l'envahissait.

Mais il n'en a rien été. Dans l'islam, le Sarrasin, raffiné et facile à vivre, a cédé la place au Turc, bigot et brutal. L'islam est redevenu agressif – non pas, comme à ses débuts, pour un idéal, mais par pure soif de sang, de pillage et de destruction. Désormais, c'était la guerre à mort entre la seule civilisation possible et la barbarie la plus brutale et la plus épouvantable. De plus, cette guerre était destinée à durer des siècles. Les croisades n'étaient que des contre-attaques de l'Occident contre un assaut turc sur la chrétienté qui s'est poursuivi pendant six cents ans et n'a été définitivement repoussé que sous les murs de Vienne en 1683. Naturellement, ces siècles de lutte incessante ont engendré des haines furieuses et des fanatismes qui enveniment encore les relations entre l'islam et la Chrétienté. Les atrocités commises par les « nationalistes » turcs de Mustapha Kemal et les atrocités commises par les troupes grecques en Asie mineure, dont nous parlons dans nos journaux du matin, ne sont pas sans rappeler les atrocités commises par les Turcs et les Croisés en Palestine il y a huit cents ans.

Ce livre ne s'intéresse pas directement aux détails de ces anciennes guerres entre Turcs et Chrétiens. Les guerres elles-mêmes doivent simplement être considérées comme une barrière permanente entre l'Orient et l'Occident. Quant à l'Orient musulman, dont la civilisation sarrasine est en déclin, courbée sous le joug brutal des Turcs, il était exposé à des malheurs encore plus terribles. Ces malheurs ont également été causés par la race touranienne. Vers la fin du XI^e siècle, les branches orientales de la race touranienne ont été unifiées temporairement par le génie d'un puissant chef nommé Gengis Khan. Sous le titre sinistre d' »Empereur inflexible », ce sauvage archétypique a entrepris de piller le monde. Il a d'abord envahi le nord de la Chine, qu'il a horriblement ravagée, puis a porté sa main dévastatrice sur l'Occident. C'est l'avènement des terribles « Mongols », dont le nom empeste encore les narines de l'humanité civilisée. Assistés d'habiles ingénieurs chinois qui utilisaient la poudre à canon pour réduire les villes fortifiées, Gengis Khan et sa cavalerie se sont révélées partout irrésistibles. Les Mongols étaient les barbares les plus effroyables que le monde ait jamais vus. Leur objectif n'était pas de coloniser ni même de piller les terres qu'ils conquéraient, mais, en grande partie, d'assouvir une pure soif satanique de sang et de destruction. Ils se délectaient à massacrer des populations entières, à détruire les villes, à dévaster les campagnes.

Gengis Khan est mort quelques années après avoir commencé son avance vers l'ouest, mais ses successeurs ont poursuivi son œuvre avec un zèle ininterrompu. La chrétienté et l'islam ont été frappés par le fléau mongol. Toute l'Europe orientale a été ravagée et a plongé de nouveau dans la barbarie ; les Russes portent encore aujourd'hui de vilaines traces de l'empreinte mongole. Mais les malheurs de la chrétienté n'avaient rien à voir avec ceux de l'islam. Les Mongols n'ont jamais dépassé la Pologne et l'Europe occidentale, siège de la civilisation occidentale, a été épargnée. Il n'en est pas allé de même pour l'islam. Déferlant du nord-est, les armées mongoles ont tourbillonné comme un cyclone sur le monde musulman, de l'Inde à l'Égypte, pillant, assassinant et détruisant. La civilisation naissante de la Perse médiévale, qui s'efforçait de sortir des ténèbres dans lesquelles la plongeait la guerre de harcèlement que lui menaient les Turcs, a été écrasée par les Mongols, qui se sont ensuite attaqués ensuite au centre de la culture musulmane, Bagdad. Bagdad avait considérablement décliné depuis les beaux jours qu'elle avait connus sous Haroun-al-Rashid, où la légende raconte qu'elle comptait un million d'âmes. Cependant, c'était toujours une grande ville, le siège du califat et le centre incontesté de la civilisation sarrasine. Les Mongols l'ont prise d'assaut (1258), ont massacré toute sa population et ont littéralement rayé la ville de la surface de la terre. Le pire était encore à venir. Bagdad était la capitale de la Mésopotamie. Ce « pays entre les fleuves » avait, à l'aube de l'histoire, été arraché aux marécages et au désert par le patient labeur de peuples à demi oubliés qui avaient mis en place un merveilleux système d'irrigation qui avait fait de la Mésopotamie le jardin et le grenier à blé du monde entier. Les siècles avaient passé et la Mésopotamie avait connu de nombreux maîtres, mais tous ces conquérants avaient respecté, voire chéri, les ouvrages d'irrigation qui étaient la source de toute prospérité. Ces ouvrages, les Mongols les ont détruits sans état d'âme, méthodiquement. La plus ancienne civilisation du monde, le berceau de la culture humaine, était irrémédiablement ruinée. Au moins huit mille ans d'efforts humains continus ont été réduits à néant et la Mésopotamie est devenu la terre infecte qu'elle

est encore aujourd’hui, desséchée pendant les périodes d’étiage, transformée en marais putrides pendant la saison des inondations, occupée seulement par quelques fellahs métis qui habitent de misérables villages de boue et exploitée par des Bédouins nomades qui font paître leurs troupeaux à l’emplacement des anciens champs.

La destruction de Bagdad a porté un coup fatal à la civilisation sarrasine, surtout en Orient. Mais, avant même ce terrible désastre, la civilisation sarrasine avait reçu un coup terrible en Occident. L’islam, après avoir traversé toute l’Afrique du Nord à ses débuts, s’était solidement implanté en Espagne et y avait connu un tel essor que la culture musulmane espagnole était parfaitement à la hauteur de celle de l’Orient musulman. La capitale de l’islam espagnol était Cordoue, siège du califat occidental, une ville puissante, peut-être plus merveilleuse que Bagdad elle-même. Pendant des siècles, l’islam espagnol a vécu en sécurité, confinant les chrétiens dans les régions montagneuses du nord. Cependant, à mesure que les Sarrasins perdaient de leur vigueur, les chrétiens pressaient les musulmans vers le sud. En 1213, l’islam espagnol a été irrémédiablement brisé lors de la formidable bataille de Las Navas de Tolosa. Dès lors, pour les chrétiens victorieux, il s’agissait de recoller les morceaux. Cordoue elle-même est bientôt tombée et avec elle la gloire de l’islam espagnol, car les Espagnols chrétiens fanatiques ont extirpé la civilisation sarrasine aussi efficacement que les Mongols païens le faisaient à l’époque. Certes, des musulmans espagnols se maintenaient à Grenade, dans l’extrême sud, jusqu’à l’année de la découverte de l’Amérique par Christophe Colomb, mais ce n’était qu’une circonstance passagère. La civilisation sarrasine de l’Ouest était pratiquement détruite.

Pendant ce temps, l’Orient musulman subissait toujours le joug mongol. Les vagues d’envahisseurs mongols se succédaient ; la dernière invasion notable a été celle qui a été dirigée par le célèbre (ou plutôt infâme) Tamerlan, au début du XVe siècle. À cette époque, les Mongols occidentaux avaient accepté l’islam, mais cela ne changeait pas grand-chose à leur comportement. Pour montrer que Tamerlan était un véritable rejeton de Genghis Khan, on peut remarquer que son péché mignon était les pyramides de crânes humains, dont l’une, érigée après la prise de la ville persane d’Ispahan, en comptait 70 000. Après la fin des incursions mongoles, l’Orient musulman, ravagé et dépeuplé, est tombé sous la coupe des Turcs ottomans.

Les Turcs ottomans, ou « Osmanli », n’étaient à l’origine que l’une des nombreuses hordes turques qui avaient pénétré en Asie mineure après la fin de la domination byzantine. Ils devaient leur grandeur principalement à une longue lignée de sultans habiles, qui avaient progressivement absorbé les tribus turques voisines et utilisé ce surcroît de force pour entreprendre des conquêtes ambitieuses tant à l’est qu’à l’ouest. En 1453, les Osmanli ont anéanti le vieil empire byzantin en prenant Constantinople et, un siècle plus tard, ils ont conquis l’Orient musulman, de la Perse au Maroc, ont subjugué toute la péninsule balkanique et ont avancé à travers la Hongrie jusqu’aux murs de Vienne. Contrairement à leurs cousins mongols, les Turcs ottomans ont construit un empire durable. Il s’agissait d’un empire barbare, car les

Turcs ne comprenaient pas grand-chose à la culture. Les seules choses qu'ils pouvaient apprécier étaient les améliorations militaires. Mais ils les appréciaient à leur juste valeur et se tenaient au courant des dernières évolutions en la matière. À l'époque de leur splendeur, les Turcs disposaient de la meilleure artillerie et de l'infanterie la plus stable au monde et ils étaient la terreur de l'Europe.

Entre-temps, l'Europe s'éveillait au véritable progrès et à une civilisation supérieure. Tandis que la guerre de harcèlement des Mongols et le militarisme turc venaient à bout de l'Orient musulman, l'Occident chrétien vibrait au rythme de la Renaissance et des découvertes de l'Amérique et de la route des Indes par mer. L'effet de ces découvertes ne peut être surestimé. Lorsque Christophe Colomb et Vasco de Gama ont effectué leurs mémorables voyages à la fin du XVe siècle, la civilisation occidentale était enfermée dans les limites restreintes du centre-ouest de l'Europe et menait une lutte défensive quasiment désespérée contre les forces de la barbarie turque. La Russie était sous le joug des Tatares mongols, tandis que les Turcs, alors au summum de leur vigueur militaire, remontaient triomphalement du sud-est et menaçaient le cœur même de l'Europe. Ces barbares turcs, qui tenaient l'Asie, l'Afrique du Nord et l'Europe de l'Est sous leur emprise, étaient si puissants que la civilisation occidentale avait du mal à se maintenir. La civilisation occidentale se battait en fait dos au mur – le mur d'un océan sans limites. Nous pouvons difficilement concevoir comment nos ancêtres médiévaux voyaient l'océan. Pour eux, il s'agissait d'une présence engourdisante et oppressive, la demeure des ténèbres et de l'horreur. Il n'est pas étonnant que l'Europe médiévale ait été statique, puisqu'elle faisait face à une Asie impitoyable et agressive et qu'elle ne reculait devant rien. Puis, en un clin d'œil, la digue s'est transformée en voie de communication et l'Europe sans avenir est devenue maîtresse de l'océan et donc du monde.

Le plus grand revirement stratégique de toute l'histoire de l'humanité venait de se produire. Au lieu d'affronter sans espoir les plus féroces des Asiatiques, qu'il semblait impossible de vaincre par une attaque directe, les Européens pouvaient désormais les déborder à leur guise. De plus, l'équilibre des ressources s'est modifié en faveur de l'Europe. Des mondes entiers se sont dévoilés, dans lesquels l'Europe pouvait puiser des richesses illimitées pour stimuler sa vie intérieure et s'engager dans la voie d'un progrès qui la placerait bientôt incommensurablement au-dessus de ses assaillants asiatiques autrefois redoutés. Quelles étaient les ressources de l'Orient musulman stagnant comparées à celles des Amériques et des Indes ? C'est ainsi que la civilisation occidentale, vivifiée, dynamisée, progressant à pas de géant, s'est débarrassé de ses entraves médiévales, a saisi le talisman de la science et s'est élancée dans la lumière des temps modernes.

Tout cela a laissé Islam indifférent. Enveloppé des lambeaux de la civilisation sarrasine, l'Orient musulman a continué à se laisser distancer. Même sa puissance militaire a disparu, car le Turc sombrait dans la léthargie et cessait de cultiver l'art de la guerre. Pendant un certain temps, l'Occident, occupé par des conflits internes, a hésité à attaquer l'Orient, tant le prestige du nom ottoman était grand. Mais

la défaite cuisante des Turcs lors de leur attaque irréfléchie contre Vienne en 1683 a montré à l'Occident que l'Empire ottoman était en pleine décadence. Dès lors, l'empire a été harcelé sans pitié par l'Occident et n'a été sauvé de l'effondrement que par les jalouses mutuelles des puissances occidentales, qui se disputaient le butin turc.

Ce n'est cependant qu'au XIXe siècle que le monde musulman dans son ensemble a ressenti le poids des attaques occidentales. Tout au long du XVIIIe siècle, l'Occident a attaqué les extrémités du front musulman en Europe de l'Est et aux Indes, mais le gros de l'islam, du Maroc à l'Asie centrale, est resté pratiquement à l'abri. Le monde musulman n'a pas profité de ce répit. Plongé dans la léthargie, méprisant les « mécréants » européens et acceptant les défaites comme la volonté impénétrable d'Allah, l'islam a continué à vivre sa vie d'antan, sans rien connaître ni vouloir connaître les idées et les progrès de l'Occident.

Tel était le monde musulman en décadence qui faisait face à l'Europe du XIXe siècle, dynamisée par la révolution industrielle, armée comme jamais auparavant par la science et l'invention modernes, qui avaient percé les secrets de la nature et mis entre ses mains agressives des armes jusqu'alors insoupçonnées. Le résultat était prévisible. L'un après l'autre, les États musulmans, délicescents, se sont écroulés sous les assauts de l'Occident et le monde islamique tout entier a été rapidement partagé entre les puissances européennes. L'Angleterre s'est emparé de l'Inde et de l'Égypte, la Russie a traversé le Caucase et s'est empare de l'Asie centrale, la France a conquis l'Afrique du Nord, tandis que d'autres nations européennes s'emparaient de portions mineures des terres musulmanes. La Grande Guerre a marqué l'étape finale de ce processus d'assujettissement. Selon les termes des traités qui y ont mis un terme, l'empire ottoman a été démembré et aucun État mahométan ne conserve une véritable indépendance. L'asservissement du monde musulman est achevé – sur le papier.

Sur le papier ! Car, à l'heure même de son triomphe apparent, la domination occidentale est remise en cause comme jamais auparavant. Au cours de ces cent années de conquête occidentale, un puissant changement interne s'était produit dans le monde musulman. La marée montante de l'agression occidentale avait enfin déplacé l'Orient « inébranlable ». L'islam a enfin pris conscience de sa décadence et, avec cette prise de conscience, un vaste sentiment, obscur mais profond, a commencé à agiter les 250 millions d'adeptes du Prophète, du Maroc à la Chine et du Turkestan au Congo. C'est dans le désert d'Arabie, berceau de l'islam, que la première étincelle a jailli. C'est là qu'est né, à l'aube du XIXe siècle, le mouvement wahhabite de réforme de l'islam, qui a ensuite donné naissance au « Réveil mahométan », qui, à son tour, a engendré le mouvement connu sous le nom de « panislamisme ». De plus, ces mouvements essentiellement internes ont été traversés par un flot de stimuli externes en provenance de l'Occident – des idées telles que le gouvernement parlementaire, le nationalisme, l'éducation scientifique, l'industrialisme et même des concepts ultramodernes tels que le féminisme, le socialisme, le bolchevisme. Stimulé par l'interaction de toutes ces forces nouvelles et poussé par la pression

incessante de l'agression européenne, le monde musulman s'est éveillé de plus en plus à la vie et à l'action. La Grande Guerre a été un choc d'une terrible puissance et, aujourd'hui, l'islam bouillonne de forces puissantes qui façonnent un nouveau monde musulman. Quelles sont ces forces qui façonnent l'islam de demain ? Le corps de ce livre est consacré à leur analyse et à leur évaluation.

CHAPITRE I

LA RENAISSANCE MAHOMÉTANE

Au XVIII^e siècle, le monde musulman était tombé au plus bas de sa décadence. Nulle part il n'y avait de signe de saine vigueur, partout c'était la stagnation et la décadence. Les mœurs et la morale étaient exécrables. Les derniers vestiges de la culture sarrasine avaient disparu dans le luxe barbare d'un petit nombre et dans la dégradation tout aussi barbare de la multitude. L'enseignement était pratiquement mort, car les quelques universités qui avaient survécu étaient tombées dans une morne décadence et dépérissaient dans la pauvreté et l'abandon. Le gouvernement était devenu un despotisme tempéré par l'anarchie et l'assassinat. Ici et là, un grand despote comme le sultan de Turquie ou le « Grand Moghol » indien maintenait un semblant d'autorité étatique, mais les pachas provinciaux s'efforçaient sans cesse d'ériger des gouvernements indépendants fondés, comme ceux de leurs maîtres, sur la tyrannie et l'extorsion. Les pachas, à leur tour, luttaient sans relâche contre les chefs locaux indisciplinés et les nuées de brigands qui infestaient les campagnes. Sous cette sinistre hiérarchie, le peuple gémissait, volé, brimé, broyé. Les paysans et les citadins avaient perdu toute envie de travailler ou de prendre des initiatives et l'agriculture, comme le commerce, était tombée au niveau le plus bas compatible avec la simple survie.

Quant à la religion, elle était aussi décadente que le reste. L'austère monothéisme de Mahomet avait été recouvert d'une multitude de superstitions et d'un mysticisme puéril. Les mosquées étaient désertes et en ruines, abandonnées par la multitude ignorante qui, parée d'amulettes, de charmes et de chapelets, écoutait des fakirs sordides ou des derviches extatiques et se rendait en pèlerinage sur les tombes des « saints hommes », adorés comme des « intercesseurs » auprès de cet Allah qui était devenu un être trop éloigné pour la dévotion directe de ces âmes malheureuses. Quant aux préceptes moraux du Coran, ils étaient ignorés ou défiés. La consommation de vin et d'opium était presque universelle, la prostitution était endémique et les vices les plus dégradants étaient exhibés tels quels sans honte. Même les villes saintes, La Mecque et Médine, étaient des puits d'iniquité, tandis que le « Hajj », ou pèlerinage ordonné par le Prophète, était devenu un scandale par ses abus. En somme, l'islam avait apparemment perdu sa vitalité, ne laissant derrière lui qu'une enveloppe sèche de rituels sans âme

et de superstitions dégradantes. Si Mahomet était revenu sur terre, il aurait sans aucun doute jeté l'anathème sur ses disciples, en les qualifiant d'apostats et d'idolâtres.

Pourtant, en ces heures les plus sombres, une voix est sortie du vaste désert d'Arabie, berceau de l'islam, pour rappeler aux fidèles à revenir le vrai chemin. Ce réformateur puritain, le célèbre Abdelwahhab, a allumé un feu qui s'est répandu dans les coins les plus reculés du monde musulman, purifiant l'islam de sa paresse et ravivant la ferveur d'antan. Le grand renouveau mahométan avait commencé.

Mohammed ben Abdelwahhab est né vers l'an 1700 au cœur du désert d'Arabie, dans la région connue sous le nom de Nejd. Le Nejd était le seul endroit du monde musulman qui avait été préservé de la décadence. Nous avons déjà vu comment, avec la transformation du califat d'une démocratie théocratique en un despotisme oriental, les Arabes à l'esprit libre étaient retournés avec mépris dans leurs déserts. Ils y avaient conservé leur liberté sauvage. Ni calife ni sultan n'osaient s'aventurer loin dans ces vastes solitudes de sable brûlant d'une aridité étouffante, où l'envahisseur téméraire était attiré vers une mort soudaine dans un tourbillon de lances acérées. Les Arabes ne reconnaissaient aucun maître, errant à leur guise avec leurs troupeaux et leurs chameaux ou s'installant çà et là dans des oasis verdoyantes cachées au cœur du désert. Dans le désert, ils conservaient leurs vertus politiques et religieuses primitives. Les Bédouins nomades vivaient sous l'autorité de « cheiks » ; les habitants sédentaires des oasis reconnaissaient généralement l'autorité d'une famille dirigeante. Mais ces dirigeants possédaient une autorité des plus réduites, étroitement circonscrite par des coutumes bien établies et une opinion publique jalouse contre laquelle ils allaient à leurs risques et périls. Certes, les Turcs ont réussi à acquérir une autorité précaire sur les villes saintes et le littoral de la mer Rouge, mais le Nejd, le vaste intérieur, était libre. En religion comme en politique, les Arabes du désert gardaient la foi de leurs pères. Rejetant avec mépris les corruptions de l'islam décadent, ils s'en tenaient à la théologie simple de l'islam primitif, si proche de leur nature arabe.

C'est dans cette atmosphère d'une époque plus ancienne et meilleure qu'est né Abdelwahhab. Doté dès son enfance d'un esprit studieux et religieux, il a rapidement acquis une réputation d'érudit et de saint. Alors qu'il n'était encore qu'un jeune homme, il a effectué le pèlerinage de La Mecque, étudié à Médine et voyagé jusqu'en Perse, avant de revenir dans le Nejd. À son retour, il brûlait d'une sainte colère pour ce qu'il avait vu et a décidé de prêcher une réforme puritaire. Pendant des années, il a parcouru l'Arabie et a fini par convertir Mohammed, chef du grand clan des Saoud, le chef le plus puissant de tout le Nejd. Abdelwahhab bénéficiait ainsi d'un prestige moral et d'une force matérielle dont il profitait pleinement. Peu à peu, les Arabes du désert ont formé une unité politico-religieuse semblable à celle réalisée par le Prophète. En réalité, Abdelwahhab a été le fidèle homologue des premiers califes, Abou Bakr et Omar. À sa mort, en 1787, son disciple, Saud, s'est avéré son digne successeur. Le nouvel État wahhabite était le pendant du califat mequois. Bien qu'il ait disposé d'une grande puissance militaire, Saud s'est toujours

considéré comme responsable devant l'opinion publique et n'a jamais empiété sur la liberté légitime de ses sujets. Le gouvernement, bien que sévère, était capable et juste. Les juges wahhabites étaient compétents et honnêtes. Le vol était presque inconnu, tant la paix publique était bien maintenue. L'éducation était soigneusement encouragée. Chaque oasis avait son école et des instituteurs étaient envoyés dans les tribus bédouines.

Après avoir consolidé le Nejd, Saud était désormais prêt à entreprendre la tâche plus importante de soumettre et de purifier le monde musulman. Son premier objectif était bien sûr les villes saintes. Cet objectif a été atteint dans les premières années du XIXe siècle. Rien ne pouvait s'opposer à la ruée des armées wahhabites qui brûlaient d'une haine fanatique contre les Turcs, détestés à la fois comme musulmans apostats et comme usurpateurs de la suprématie de l'islam qui, selon tous les Arabes, devait rester entre les mains des Arabes. Lorsque Saoud est mort en 1814, il se préparait à envahir la Syrie. On a cru un moment que les Wahhabites allaient déferler sur l'Orient et imposer d'un seul coup à tout l'islam des croyances puritaines.

Mais il n'en a rien été. Incapable d'endiguer le flot wahhabite, le sultan de Turquie a fait appel à son puissant vassal, le célèbre Méhémet Ali. Cet habile aventurier albanais s'était alors rendu maître de l'Égypte. Reconnaissant franchement la supériorité de l'Occident, il avait fait appel à de nombreux officiers européens, qui avaient rapidement mis sur pied une armée redoutable, composée en grande partie de montagnards albanais endurants, disciplinés et équipés selon les modèles européens. Méhémet Ali a volontiers répondu à la convocation du sultan et il est rapidement devenu évident que même le fanatisme wahhabite ne faisait pas le poids face aux mousquets et à l'artillerie européens maniés par des vétérans chevronnés. En peu de temps, les villes saintes ont été reprises et les wahhabites ont été repoussés dans le désert. L'empire wahhabite naissant s'est évanoui comme un mirage. Le rôle politique du wahabisme était terminé [5].

Cependant, le rôle spirituel du wahhabisme ne faisait que commencer. Le Nejd restait un foyer de zèle puritain d'où le nouvel esprit rayonnait dans toutes les directions. Même dans les villes saintes, le wahhabisme continuait à donner le ton religieux et les nombreux « Hajjis », ou pèlerins, qui s'y rendaient chaque année de toutes les parties du monde musulman, rentraient chez eux en réformateurs zélés. Bientôt, le levain wahhabite a commencé à provoquer de profonds troubles dans les régions les plus éloignées. Par exemple, dans le nord de l'Inde, un fanatique wahhabite, Seyid Ahmed [6], a tellement excité les mahométans du Pendjab qu'il a établi un État théocratique et seule sa mort fortuite a empêché une éventuelle conquête wahhabite du nord de l'Inde. Cet État a été détruit par les Sikhs vers 1830, mais, lorsque les Anglais ont conquis le pays, ils ont eu des problèmes infinis avec les braises fumantes du sentiment wahhabite, qui, en fait, ont survécu, ont contribué à la mutinerie indienne et ont fanatisé de façon permanente l'Afghanistan et les tribus sauvages de la frontière nord-ouest de l'Inde [7]. C'est au cours de ces années que le célèbre Seyid Mohamed ben Senussi a quitté son Algérie natale

pour se rendre à la Mecque et s'imprégner des principes wahhabites qui ont conduit à la fondation de la grande fraternité panislamique qui porte son nom. Même le mouvement babiste en Perse, bien qu'éloigné doctrinalement de l'enseignement wahhabite, était indubitablement une conséquence secondaire du mouvement wahhabite [8]. En fait, en une génération, le rigorisme wahhabite s'était élargi au mouvement plus large connu sous le nom de Réveil mahométan, qui a été lui-même à l'origine de nombreux courants de pensée, dont la principale était le mouvement généralement appelé panislamisme. Je traiterai de ce mouvement, en particulier de son aspect politique, dans le chapitre suivant. Pour l'instant, examinons les autres aspects du renouveau mahométan, en particulier ses aspects religieux et culturels.

Le mouvement wahhabite était une réforme strictement puritaine. Son but était de réformer les abus, d'abolir les pratiques superstitieuses et de revenir à l'islam primitif. Tous les ajouts ultérieurs – les écrits et les interprétations des théologiens médiévaux, les innovations cérémonielles ou mystiques, le culte des saints, en fait tous les changements – étaient condamnés. Le monothéisme austère de Mahomet était prêché dans toute sa simplicité intransigeante et le Coran, interprété littéralement, était considéré comme le seul guide de l'action humaine. Cette simplification doctrinale s'accompagnait d'un code moral des plus rigides. Les prières, les jeûnes et les autres pratiques prescrites par Mahomet étaient scrupuleusement observés. Le mode de vie le plus austère était imposé. Les vêtements de soie, la nourriture riche, le vin, l'opium, le tabac, le café et tous les autres plaisirs étaient sévèrement proscrits. Même l'architecture religieuse était pratiquement taboue ; les wahhabites ont démolî la tombe du Prophète à Médine et les minarets des mosquées, qu'ils considéraient comme des innovations impies. Les wahhabites étaient donc, malgré leur sérieux moral, excessivement étroits d'esprit et il est très heureux pour l'islam qu'ils aient rapidement perdu leur pouvoir politique et qu'ils aient été contraints de limiter leurs efforts à l'enseignement de la morale.

De nombreux détracteurs de l'islam considèrent le mouvement wahhabite comme une preuve que l'islam est essentiellement rétrograde et intrinsèquement incapable d'évoluer. Ces critiques semblent toutefois injustifiées. L'étape initiale de toute réforme religieuse est un retour non critique au culte primitif. Pour le réformateur religieux, la seule voie de salut est le refus de toutes les innovations ultérieures, quel qu'en soit le caractère. Notre propre Réforme protestante a commencé exactement de cette manière et des humanistes comme Erasme, repoussés et dégoûtés par l'étroitesse puritaire du protestantisme, ne voyaient rien de bon dans ce mouvement, déclarant qu'il menaçait toute véritable culture et ne faisait que remplacer un Pape infaillible par une Bible infaillible.

En fait, les débuts puritains du réveil mahométan ont pris des caractères plus constructifs, dont certains étaient teintés d'un libéralisme incontestable. Les réformateurs musulmans du début du XIXe siècle n'ont pas eu à creusé très profondément dans leur passé religieux pour y découvrir le mutazilisme. Nous avons déjà évoqué la grande lutte qui avait opposé la raison au dogme dans les premiers temps de

l'islam et dans laquelle le dogme avait triomphé si complètement que le souvenir même du mutazilisme s'était effacé. Aujourd'hui, ces souvenirs ont été ravivés et les réformateurs libéraux ont été ravis de trouver une confirmation si frappante de leurs idées, à la fois dans les écrits des docteurs mutazilites et dans les textes sacrés eux-mêmes. Le principe selon lequel la raison et non la prescription aveugle devait être le critère rendait possibles toutes les réformes qui leur tenaient le plus à cœur. Par exemple, les réformateurs ont découvert que, dans les écrits traditionnels, Mahomet aurait dit : « Je ne suis rien de plus qu'un homme ; si je vous donne des ordres en matière de religion, recevez-les ; si je vous donne des ordres sur les affaires du monde, je ne suis rien de plus qu'un homme. » Et encore, comme s'il prévoyait le jour où des changements radicaux seraient nécessaires. « Vous êtes à une époque où, si vous en faîtes pas un dixième de ce qui est ordonné, vous serez perdus. Après cela, un temps viendra où celui qui observera le dixième de ce qui est aujourd'hui ordonné sera racheté. » [9].

Avant de discuter des idées et des efforts des réformateurs musulmans modernes, il serait bon d'examiner les affirmations de nombreux critiques occidentaux, selon lesquelles l'islam est, par sa nature même, incapable de se réformer et de s'adapter progressivement à l'expansion des connaissances humaines. C'est ce qu'affirment non seulement les polémistes chrétiens[10], mais aussi des rationalistes comme Renan et des administrateurs européens de populations musulmanes comme Lord Cromer. Lord Cromer résume de façon lapidaire cette attitude critique dans sa déclaration : « L'islam ne peut être réformé, c'est-à-dire que l'islam réformé n'est plus l'islam, c'est autre chose »[11].

Ces critiques, qui émanent de spécialistes proches de l'islam et qui ont souvent une connaissance personnelle et intime des musulmans, méritent d'être prises en considération avec respect. Pourtant, une étude historique des religions et en particulier une étude des pensées et des réalisations des réformateurs musulmans au cours des cent dernières années semblent réfuter ces accusations pessimistes.

Tout d'abord, il faut rappeler que l'islam se trouve aujourd'hui à peu près dans la situation où se trouvait la chrétienté au XVe siècle, au début de la Réforme. On y retrouve la même suprématie du dogme sur la raison, la même adhésion aveugle à la prescription et à l'autorité, la même suspicion et la même hostilité à l'égard de la liberté de pensée ou de la connaissance scientifique. Il ne fait aucun doute que l'étude des textes sacrés mahométans, en particulier de la « charia » ou droit canon, ainsi qu'un coup d'œil à l'histoire musulmane des mille dernières années, révèlent une attitude dans l'ensemble tout à fait incompatible avec le progrès et la civilisation modernes. Mais n'en était-il pas de même pour la chrétienté au début du XVe siècle ? Comparez la charia avec le droit canonique chrétien. L'esprit est le même. Prenez, par exemple, l'interdiction faite par la charia de prêter de l'argent à intérêt ; interdiction qui, si elle est respectée, rend impossible toute espèce de commerce ou d'industrie au sens moderne du terme. C'est l'exemple le plus souvent cité pour prouver l'incompatibilité innée de l'islam avec la civilisation moderne. Mais le droit canon chrétien interdisait également l'intérêt et appliquait cette

interdiction avec une telle rigueur que, pendant des siècles, les Juifs ont eu le monopole des affaires en Europe, tandis que les premiers chrétiens qui ont osé prêter de l'argent (les Lombards) ont été considérés presque comme des hérétiques, universellement détestés et fréquemment persécutés. Prenons encore la question de l'hostilité des musulmans à l'égard de la liberté de pensée et de l'investigation scientifique. L'islam peut-il montrer quelque chose de plus révoltant que cette scène de l'histoire chrétienne où, il y a moins de trois cents ans [12], le grand Galilée a été traîné devant l'Inquisition papale et contraint, sous la menace de la torture, d'abjurer l'hérésie damnable selon laquelle la terre tournait autour du soleil ?

En fait, Mahomet vénérait le savoir. Ses propres paroles en sont un témoignage éloquent. Voici quelques-unes de ses paroles :

« Recherchez la connaissance, même, s'il le faut, aux frontières de la Chine. »

« Recherchez la connaissance du berceau à la tombe. »

« Un mot de science a plus de valeur que la récitation de cent prières. »

« L'encre des sages est plus précieuse que le sang des martyrs. »

« Une seule parole de sagesse, apprise et communiquée à un frère musulman, l'emporte sur les prières d'une année entière. »

« Les sages sont les successeurs du Prophète. »

« Dieu n'a rien créé de mieux que la raison. »

« En vérité, un homme peut avoir prié, jeûné, fait l'aumône, accompli le pèlerinage et toutes les autres bonnes œuvres ; néanmoins, il ne sera récompensé que dans la mesure où il aura fait usage de son bon sens. »

Ces citations (et il y en a d'autres du même ordre) prouvent que l'attitude libérale des réformateurs musulmans modernes est bien étayée par les Écritures. Bien entendu, je ne veux pas dire que le mouvement de réforme dans l'islam, simplement parce qu'il est libéral et progressiste, est ipso facto assuré de réussir. L'histoire révèle trop de tristes exemples du contraire. En effet, nous avons déjà vu comment, dans l'islam lui-même, le mouvement libéral prometteur de ses débuts a complètement disparu. Ce que l'histoire montre, c'est que, lorsque les temps sont favorables au progrès, les religions s'adaptent à ce progrès en se réformant et en se libéralisant. Aucune société humaine en marche n'est jamais revenue en arrière à cause d'une croyance. Elle peut être freinée, mais si l'élan progressiste persiste, l'obstacle doctrinal est soit surmonté, soit sapé, soit contourné, soit balayé. Or, il n'est pas possible que le monde musulman soit désormais privé d'influences progressistes. Il est en contact étroit avec la civilisation occidentale et s'imprègne de plus en plus des idées occidentales. L'islam ne peut pas se détacher et s'isoler, même s'il le veut. Tout laisse donc présager sa profonde modification. Bien sûr, des critiques comme Lord Cromer affirment que cet islam modifié ne sera plus l'islam. Mais pourquoi pas ? Si les gens continuent à s'appeler mahométans et à se nourrir spirituellement du message de Mahomet, pourquoi leur refuserait-on ce nom ? Le christianisme moderne est certainement très différent du christianisme médiéval et les différentes églises chrétiennes varient considérablement entre elles du point de vue doctrinal. Pourtant, tous ceux qui se considèrent comme chrétiens sont considérés comme tels par tous, à l'exception des bigots, qui ne sont pas en phase avec leur temps.

Examinons maintenant les réformateurs musulmans, en les jugeant non d'après les textes et les chroniques, mais d'après leurs paroles et leurs actes ; car, comme le remarque très pertinemment l'un d'eux, un Algérien, « il faut juger les hommes, non d'après la lettre de leurs livres sacrés, mais d'après ce qu'ils font réellement » [13].

Le libéralisme musulman moderne, nous l'avons vu, a été encouragé pour la première fois par la découverte de la vieille littérature mutazilite, vieille de près de mille ans. Certes, l'islam n'a jamais été tout à fait dépourvu d'esprits libéraux. Même dans ses jours les plus sombres, quelques voix s'étaient élevées contre l'obscurantisme ambiant. Par exemple, au XVI^e siècle, le célèbre El-Gharani avait écrit : « Il n'est pas du tout impossible que Dieu réserve aux hommes de l'avenir des perceptions qui n'ont pas été accordées aux hommes du passé. La munificence divine ne cesse de verser des bienfaits et des lumières dans les coeurs des sages de toutes les époques [14]. » Ces voix isolées de la période sombre de l'islam ont contribué à encourager les réformateurs modernes et, au milieu du XIX^e siècle, chaque pays musulman avait son groupe d'hommes tournés vers l'avenir. Au début, leur nombre était évidemment insignifiant et ils s'attiraient les anathèmes des mollahs fanatiques [15] et la haine de la multitude ignorante. Le premier pays où les réformateurs ont définitivement exercé leur influence a été l'Inde. Un groupe dirigé par le célèbre Sir Syed Ahmed Khan y a lancé un important mouvement libéral, fondant des associations, publiant des livres et des journaux et établissant le célèbre collège d'Aligarh. Sir Syed

Ahmed est un bon exemple des premiers réformateurs libéraux. Conservateur par tempérament et parfaitement orthodoxe dans sa théologie, il dénonçait pourtant la décadence présente de l'islam avec une véritable ferveur wahhabite. Il appréciait aussi franchement les idées occidentales et était désireux d'assimiler les nombreuses bonnes choses que l'Occident avait à offrir. Comme il l'écrivit en 1867 : « Nous devons étudier les ouvrages scientifiques européens, même s'ils ne sont pas écrits par des musulmans et que nous pouvons y trouver des choses contraires aux enseignements du Coran. Nous devrions imiter les Arabes d'autrefois, qui ne craignaient pas d'ébranler leur foi en étudiant Pythagore » [16].

Ce noyau de libéraux musulmans indiens s'est rapidement renforcé et a produit des dirigeants compétents comme Moulvie Cheragh Ali et Syed Amir Ali, dont les ouvrages savants, écrits dans un anglais impeccable, sont connus dans le monde entier [17]. Ces hommes se qualifient eux-mêmes de « néo-mutazilites » et préconisent audacieusement des réformes telles qu'une révision complète de la charia et une modernisation générale de l'islam. Leur point de vue est bien exposé par une autre de leurs figures de proue, S. Khuda Bukhsh. « Rien n'était plus éloigné de la pensée du Prophète, écrit-il, que d'entraver l'esprit ou d'établir des lois fixes, immuables et inchangeables pour ses disciples. Le Coran est un livre d'orientation pour les fidèles, et non un obstacle sur la voie de leur progrès social, moral, juridique et intellectuel ». Il déplore le retard actuel de l'islam, car, poursuit-il, « L'islam moderne, avec sa hiérarchie sacerdotale, son fanatisme flagrant, son ignorance effroyable et ses pratiques superstitieuses, jette en effet le discrédit sur l'islam du prophète Mahomet ». Il conclut par la confession de foi libérale suivante : « L'islam est-il hostile au progrès ? Je répondrai catégoriquement à cette question par la négative. L'islam, dépouillé de sa théologie, est une religion parfaitement simple. Son principe cardinal est la croyance en un Dieu unique et la croyance en Mahomet comme son apôtre. Le reste n'est qu'accrétion, superfluïté » [18].

Pendant ce temps, les libéraux exerçaient leur influence dans d'autres parties du monde musulman. En Turquie, des libéraux ont dirigé le gouvernement pendant une grande partie de la génération qui s'est écoulé entre la guerre de Crimée et le régime despote d'Abdul Hamid [19] et des ministres libéraux turcs comme Reshid Pacha et Midhat Pacha ont fait des efforts sincères, bien qu'infructueux, pour libéraliser et moderniser l'Empire ottoman. Même la terrible tyrannie hamidienne n'a pas réussi à tuer le libéralisme turc. Il s'est réfugié dans la clandestinité ou l'exil et, en 1908, a mené à bien la révolution qui a déposé le tyran et porté les « Jeunes Turcs » au pouvoir. En Égypte, le libéralisme s'est enraciné solidement, représenté par des hommes comme le cheikh Mohammed Abdou, recteur de l'université El Azhar et ami respecté de Lord Cromer. Même des fragments isolés de l'islam, comme les Tatares russes, se sont éveillés au nouvel esprit et ont produit des hommes libéraux et tournés vers l'avenir [20].

Les réformateurs libéraux que j'ai décrits font bien sûr partie du progrès évolutif de l'islam. Ils sont, dans le meilleur sens du terme, des conservateurs, réceptifs à un changement sain, tout en conservant leur

équilibre héréditaire. Sincèrement religieux, ils ont foi en l'islam en tant que force vivante et morale et c'est de lui qu'ils continuent à tirer leur subsistance spirituelle.

Il existe cependant d'autres groupes dans le monde musulman qui ont tellement succombé aux influences occidentales qu'ils ont plus ou moins perdu le contact avec leur passé spirituel et culturel. Dans toutes les parties les plus civilisées du monde musulman, en particulier dans les pays longtemps sous contrôle européen comme l'Inde, l'Égypte et l'Algérie, il y a de nombreux musulmans, éduqués et imprégnés de culture occidentale, qui ont dérivé vers une attitude qui va de l'indifférence religieuse facile à l'agnosticisme avoué. L'ancien zèle musulman a complètement disparu de leur esprit. L'Algérien Ismaël Hamet décrit bien l'attitude de cette classe de ses compatriotes lorsqu'il écrit : « Le scepticisme européen n'est pas sans influence sur les musulmans algériens qui, s'ils ont gardé quelque attachement pour les formes extérieures de leur religion, ignorent généralement les excès malsains du sentiment religieux. Ils n'abandonnent pas leur religion, mais ils ne rêvent plus de convertir tous ceux qui ne la pratiquent pas ; ils veulent la transmettre à leurs enfants, mais ils ne se préoccupent pas du salut des autres. Ce n'est pas de la croyance, ce n'est même pas de la libre pensée, c'est de la tiédeur » [21].

Au-delà de ces tièdes latitudinaires, il y a encore d'autres groupes d'un caractère très différent. Nous y trouvons réunis les sentiments les plus contradictoires : des jeunes gens dont le cerveau bouillonne d'idées occidentales radicales – athéisme, socialisme, bolchevisme et que sais-je encore. Pourtant, curieusement, ces radicaux fanatiques tendent à s'associer aux réactionnaires fanatiques de l'islam dans une haine commune de l'Occident. Se considérant comme les dirigeants nés (et les exploiteurs) des masses ignorantes, les radicaux ont soif de pouvoir politique et se déchaînent contre la domination occidentale, qui s'oppose à leurs prétentions ambitieuses. C'est pourquoi ils sont le plus souvent des « nationalistes » extrémistes, mais aussi de réactionnaires panislamiques. En effet, nous assistons souvent à l'étrange spectacle d'athées qui se font passer pour des fanatiques musulmans et font preuve d'un zèle véritablement derviche. M. Bukhsh décrit bien ce type lorsqu'il écrit : « Je connais un gentleman, de profession mahométane, qui doit son succès dans la vie à sa foi. Bien qu'extérieurement il se conforme à tous les préceptes de l'islam et qu'il se présente parfois en public comme le champion et le porte-parole de ses coreligionnaires, j'ai découvert, à ma grande horreur, qu'il avait sur sa religion et sur son fondateur des opinions que même Voltaire aurait rejetées avec indignation et Gibbon avec un mépris plein de commisération » [22].

Nous examinerons plus loin les activités de cette coterie dans les chapitres consacrés au panislamisme et au nationalisme. Ce que je désire souligner ici, c'est son influence pernicieuse sur les perspectives d'une véritable réforme mahométane, telle qu'elle est envisagée par les véritables réformateurs que j'ai décrits. Leur désir malveillant d'attiser les passions fanatiques des masses ignorantes et leur haine tout aussi malveillante de tout ce qui est occidental, à l'exception des améliorations militaires, sont révélés par des protestations telles que la suivante, tirée de la plume d'un éminent « Jeune Turc ». « Oui, la

religion mahométane est ouvertement hostile à tout votre monde de progrès. Apprenez, observateurs européens, qu'un chrétien, quelle que soit sa position, par le simple fait qu'il est chrétien, est à nos yeux un être dépourvu de toute dignité humaine. Notre raisonnement est simple et définitif. Nous disons : l'homme dont le jugement est perverti au point de nier l'évidence du Dieu unique et de fabriquer des dieux de différentes sortes, ne peut être que l'expression la plus ignoble de la bêtise humaine. Lui parler serait une humiliation pour notre raison et une offense à la grandeur du Maître de l'Univers. L'adorateur des faux dieux est un monstre d'ingratitude ; il est l'exécration de l'univers ; le combattre, le convertir ou l'anéantir est la tâche la plus sainte du fidèle. Tels sont les commandements éternels de notre Dieu unique. Pour nous, il n'y a en ce monde que des croyants et des mécréants ; l'amour, la charité, la fraternité pour les croyants ; le dégoût, la haine et la guerre pour les mécréants. Parmi les mécréants, les plus odieux et les plus criminels sont ceux qui, tout en reconnaissant Dieu, le créent de parents terrestres, lui donnent un fils, une mère ; une aberration aussi monstrueuse dépasse, à nos yeux, toutes les bornes de l'iniquité ; la présence de tels mécréants parmi nous est le fléau de notre existence ; leur doctrine est une insulte directe à la pureté de notre foi ; leur contact une pollution pour nos corps ; toute relation avec eux un supplice pour nos âmes.

« Tout en vous détestant, nous avons étudié vos institutions politiques et vos organisations militaires. Outre les armes nouvelles que la Providence nous procure par vos propres moyens, vous avez vous-mêmes ranimé la foi inextinguible de nos héroïques martyrs. Nos Jeunes-Turcs, nos Babis, nos nouvelles fraternités, toutes ces sectes aux formes variées, sont inspirées par la même pensée, le même objectif. Dans quel but ? La civilisation chrétienne ? Jamais ! [23] »

De telles harangues trouvent malheureusement un fort écho parmi les masses musulmanes. Bien que les réformateurs libéraux représentent une puissance croissante dans l'islam, il ne faut pas oublier qu'ils ne sont encore qu'une minorité, une élite, au-dessous de laquelle se trouvent les masses ignorantes, souffrant encore du fléau de l'obscurantisme séculaire, enveloppées dans l'admiration de leur propre monde, qu'elles considèrent comme l'idéal le plus élevé de l'existence humaine et haïssant fanatiquement tout ce qui se trouve à l'extérieur, qu'ils considèrent comme mauvais, méprisable et trompeur. Même lorsqu'ils sont contraints d'admettre la supériorité de l'Occident, ils le détestent encore plus. Ils se rebellent aveuglément contre l'esprit de changement qui les oblige à sortir de leurs vieilles ornières et leur colère est encore accrue par l'omniprésence de la domination occidentale qui les presse de toutes parts. Ces personnes sont comme de l'argile entre les mains des dirigeants panislamiques et nationalistes qui façonnent la multitude à leurs propres fins sinistres.

En fait, l'islam est aujourd'hui déchiré entre les forces de la réforme libérale et celles de la réaction chauvine. Les libéraux ne sont pas seulement l'espoir d'une réforme évolutive, ils sont aussi favorisés par la tendance de l'époque, puisque le monde musulman est continuellement imprégné par le progrès occidental et doit continuer à l'être à moins que la civilisation occidentale ne s'effondre. Cependant,

bien que le triomphe final des libéraux semble probable, quels retards, quels revers, quelles nouvelles barrières de guerre et de fanatisme les réactionnaires chauvins ne risquent-ils pas de dresser ! Ni la réforme de l'islam ni les relations entre l'Orient et l'Occident ne sont à l'abri de périls dont nous examinerons plus tard le caractère sinistre.

Ce qui est encourageant est que, dans tout le monde musulman, une minorité nombreuse et puissante, composée non seulement de personnes occidentalisées, mais aussi de conservateurs orthodoxes, est consciente de la décadence de l'islam et est convaincue qu'une réforme en profondeur dans un esprit libéral et progressiste est à la fois une nécessité pratique et un devoir sacré. Les modalités juridiques de cette réforme n'ont pas encore été déterminées et il n'est pas nécessaire d'en examiner en détail les mécanismes techniques [24]. L'histoire nous enseigne que, là où la volonté de réforme est fortement présente, la réforme s'accomplit d'une manière ou d'une autre.

Une chose est sûre : l'esprit réformateur, dans ses diverses manifestations, a déjà produit de profonds changements dans l'ensemble de l'islam. Le monde musulman d'aujourd'hui est très différent de celui d'il y a un siècle. Le levain wahhabite a détruit les abus et a ravivé une foi religieuse plus pure. Même son zèle fanatique n'a pas été sans contreparties morales. La diffusion des principes libéraux et du progrès occidental se poursuit à un rythme soutenu. S'il y a beaucoup à craindre pour l'avenir, il y a aussi beaucoup à espérer.

Lothrop Stoddard, *The New World of Islam*, New York, Charles Scribner's Sons, 1921, traduit de l'américain par B. K.

[1] « Successeur » ; anglicisé dans le mot « Calife ».

[2] A distinguer soigneusement de la divinité. Non seulement Mahomet ne prétendait pas à la divinité, mais il renonçait expressément à tout attribut de ce type. Il se considérait comme le dernier d'une série de prophètes divinement inspirés, qui allait d'Adam et de Moïse à Jésus et à lui-même, porte-parole de la dernière et plus parfaite révélation de Dieu.

[3] L'influence de l'environnement et de l'héritage sur l'évolution humaine en général et sur l'histoire de l'Orient en particulier, bien que d'une grande importance, ne peut être traitée dans un résumé comme celui-ci. L'influence du climat et d'autres facteurs environnementaux a été bien traitée par le professeur Ellsworth Huntington dans ses différents ouvrages, tels que *The Pulse of Asia* (Boston, 1907) ; *Civilization and Climate* (Yale Univ. Press, 1915) et *World-Power and Evolution* (Yale Univ. Press, 1919). Voir également le chapitre III in Arminius Vambéry-Der Islam im neunzehnten Jahrhundert. Eine

culturgeschichtliche Studie (Leipzig, 1875). Pour un résumé des influences raciales dans l'histoire orientale, voir Madison Grant, *The Passing of the Great Race* (N.Y., 1916).

[4] L'invasion turque de l'Asie mineure a eu lieu après la destruction de l'armée byzantine lors de la grande bataille de Manzikert, en 1071. Les Turcs se sont emparés de Jérusalem en 1076.

[5] Sur le mouvement wahhabite, voir A. Le Chatelier, *L'Islam au dix-neuvième siècle* (Paris, 1888) ; W. G. Palgrave, *Essays on Eastern Questions* (Londres, 1872) ; D. B. Macdonald, *Muslim Theology* (Londres, 1903) ; J. L. Burckhardt, *Notes on the Bedouins and Wahabys* (2 vols., Londres, 1831) ; A. Chodzko, « Le Déisme des Wahhabis », *Journal Asiatique IV*, Vol. Londres, 1831) ; A. Chodzko, « Le Déisme des Wahhabis », *Journal Asiatique*, IV, Vol. II, pp. 168 et suivantes.

[6] A ne pas confondre avec Sir Syed Ahmed d'Aligarh, le libéral musulman indien du milieu du XIXe siècle.

[7] Au sujet de l'inquiétude des Anglais à l'égard du fanatisme latent des musulmans de l'Inde du Nord, jusqu'au milieu du XIXe siècle, voir Sir W. W. Hunter, *The Indian Musalmans* (Londres, 1872).

[8] Au sujet du mouvement babiste, voir Clément Huart, *La Religion de Bab* (Paris, 1889) ; Comte Arthur de Gobineau, *Trois Ans en Perse* (Paris, 1867). Un bon résumé de tous ces premiers mouvements du renouveau mahométan se trouve dans Le Chatelier, op. cit.

[9] *Mishkat-el-Masabih*, I., 46, 51.

[10] Les meilleurs exemples récents de cette littérature polémique sont les écrits du Révérend S. M. Zwemer, missionnaire bien connu auprès des Arabes, en particulier son *Arabia, the Cradle of Islam* (Edinburgh, 1900) et *The Reproach of Islam* (Londres, 1915). Voir également le volume intitulé *The Mohammedan World of To-day*, qui est un recueil de documents lus lors de la Conférence des missionnaires protestants qui s'est tenue au Caire, en Égypte, en 1906.

[11] Cromer, *Modern Egypt*, Vol. II, p. 229 (Londres, 1908). Pour l'attitude de Renan, voir *L'Islamisme et la science* (Paris, 1883).

[12] En 1633.

[13] Ismaël Hamet, *Les Musulmans français du Nord de l'Afrique* (Paris, 1906).

[14] Cité par le Dr Perron dans son ouvrage *L'Islamisme* (Paris, 1877).

[15] Les Mollahs sont le clergé musulman, qui ne correspond pas exactement au clergé de la chrétienté. Mahomet était opposé à toute forme de prêtrise et l'islam ne prévoit pas de classe ou de caste de prêtres ordonnés, comme c'est le cas dans le christianisme, le judaïsme, le brahmanisme et d'autres religions. En théorie, tout musulman peut célébrer des offices religieux. Au fil du temps, cependant, une classe d'hommes s'est constituée, qui maîtrisaient la théologie et le droit musulmans. Ces hommes sont devenus pratiquement des prêtres, bien qu'ils soient théoriquement considérés comme des juristes théologiens. Des ordres religieux de derviches, etc. se sont également développé.

[16] D'après l'article de Léon Cahun dans Lavisse et Rambeaud, *Histoire Générale*, tome XII, p. 498. Cet article donne une excellente vue d'ensemble du développement intellectuel du monde musulman au XIXe siècle.

[17] En particulier son livre le plus connu, *The Spirit of Islam* (Londres, 1891).

[18] S. Khuda Bukhsh, *Essays : Indian and Islamic*, pp. 20, 24, 284. (Londres, 1912).

[19] De 1856 à 1878.

[20] Pour le mouvement libéral chez les Tartares russes, voir Arminius Vambéry, *Western Culture in Eastern Lands* (Londres, 1906).

[21] Ismaël Hamet, *Les Musulmans français du Nord de l'Afrique*, p. 268 (Paris, 1906).

[22] S. Khuda Bukhsh, op. cit. p. 241.

[23] Cheikh Abd-ul-Haak, dans l'organe de Sherif Pasha, *Mecheroutiette*, d'août 1921. Cité par A. Servier, *Le Nationalisme musulman*, Constantine, Algérie, 1913.

[24] Pour une telle discussion des méthodes juridiques, voir W. S. Blunt, *The Future of Islam* (Londres, 1882) ; A. Le Chatelier, *L'Islam au dix-neuvième siècle* (Paris, 1888) ; Dr. Perron, *L'Islamisme* (Paris, 1877) ; H. N. Brailsford, « Modernism in Islam », *The Fortnightly Review*, septembre 1908 ; Sir Theodore Morison, « Can Islam be Reformed ? ». *The Nineteenth Century and After*, octobre 1908 ; M. Pickthall, « La Morale islamique », *Revue Politique Internationale*, juillet 1916 ; XX, « L'Islam après la Guerre », *Revue de Paris*, 15 janvier 1916.

Dans le seul compte-rendu en français qui a été fait de ce livre jusqu'à présent, on peut lire : « Voici alors revenir la question tant débattue de l'adaptation de l'islam à la vie moderne. Elle est impossible, disent les uns : 'On ne peut réformer l'islam, c'est-à-dire que l'islam réformé n'est plus l'islam, c'est quelque chose d'autre.' (M. Pernot, dans son dernier ouvrage *La Question turque*, a des vues très objectives sur ce sujet). Notre auteur croit que ce pessimisme n'est pas justifié. Malheureusement, les comparaisons qu'il emploie sont prises dans une période de l'histoire dont il n'a qu'une notion très confuse. Quant à dire ce que pourrait être cette adaptation de l'islam à la vie moderne, il a négligé de nous l'apprendre. » (i). Loin de le négliger, Stoddard l'a précisé, il est vrai – aussi – sommairement – que clairement – : en épousant le libéralisme et le progressisme, deux doctrines qui ont les faveurs de l'auteur.

Le très apologétique Allahs Sonne über dem Abendland – Unser arabisches Erbe a paru dix ans ; le tout autant apologétique Islamic Contributions to Civilization (ii) treize ans ; Charlemagne, Muhammad, and the Arab Roots of Capitalism (iii) cinquante-six ans après sa mort. Cependant, il aurait pu constater lui-même, puisqu'il connaissait très bien leurs traditions, qu'il n'y a aucune trace de croyance au progrès continu et ascendant de l'homme ou de croyance au libéralisme, économique ou politique, chez les Nordiques, – que, comme Evola, il considère comme la race supérieure –, pas plus que que chez les anciens Grecs et que la première n'apparaît pour la première fois en « Occident » qu'au IIIe siècle de notre ère sous la plume de théologiens chrétiens, notamment sous celle du Juif Paul de Tarse (Épître aux Hébreux) (iv).

Dans le même ordre d'idées, pas plus que les Turcs ottomans les tribus germaniques « barbares » du IVe siècle « ne comprenaient grand-chose à la culture », lorsqu'ils la découvrirent peu après avoir envahi une Rome qui, envahie qu'elle avait été par la culture hellénique après avoir envahi la Grèce au IIe siècle avant notre ère, ne présentait plus guère que des « formes déliquescentes » de la romanité, par la « splendeur extérieure » desquelles les « barbares » furent néanmoins immédiatement « éblouis » (v). « Citoyens romains, déplorait Caton, vous m'avez souvent entendu déplorer les dépenses des femmes et, souvent, celles des hommes, non seulement des simples citoyens, mais aussi des magistrats, et me plaindre de ce que l'État est miné par deux vices contraires, l'avarice et le luxe, fléaux qui ont détruit tous les grands empires. Plus la situation de l'État devient meilleure et florissante, plus sa domination s'étend – déjà nous avons pénétré dans la Grèce et dans l'Asie, où l'on trouve tous les attraits de la volupté ; déjà même nous touchons les trésors des rois –, plus je crains que nous ne nous emparions pas de ces choses, mais que ce soient elles qui s'emparent de nous. C'est dans un dessein hostile, croyez-moi, que l'on a introduit les statues de Syracuse dans cette ville. Je n'entends que trop de gens vanter et admirer les ornements de Corinthe et d'Athènes et se moquer des antéfixes d'argile des temples de nos dieux. Quant à moi, je préfère ces dieux qui nous sont propices et le seront encore, je l'espère, si nous les laissons à leur place (vi). » Mille ans plus tard, alors que « la féodalité déploie [dans la croisade] un immense appareil guerrier, qui ne fera que s'accroître par l'imitation des pompes orientales » (vii), personne en Europe – si ce n'est Philippe IV, dont les lois somptuaires (1284) ne visaient cependant qu'à maintenir la distinction des classes – ne semblera s'émouvoir de « tous ses poisons » que le « luxe d'orient » « inocule [...] chez nombre des [croisés] puissants » (viii) et qui continuera naturellement à couler dans leurs veines une fois de retour au pays, où « les éléments du luxe » que les croisades avaient augmentés hâtèrent, par le « développement relatif de liberté et de sécurité » (ix) qu'ils favorisaient, « les progrès de l'égalité, de la propriété mobilière, du tiers état » (p. 146), ainsi que l'essor des villes au détriment des campagnes, sans compter, sous l'influence des auteurs arabes nés en Espagne, le renouveau de la littérature et des arts, fondement de ce que l'on entend par « culture » depuis la « Renaissance ». En effet, « [q]ue restait-il à faire, au milieu de [la] prospérité pompeuse » qui des somptueux palais sarrasin de Grenade, Tolède et Séville gagnerait bientôt les cours chrétiennes ? « [L]a culture des arts » et... « le commerce » (xi). L'action des Arabes sur le développement des lettres, sur « la pensée poétique », en Europe est attestée dans « les chroniques du temps et les récits des plus graves auteurs, le Speculum historiale de Vincent de Beauvais, du précepteur de saint Louis », qui témoignent

de « l'impression des contes orientaux sur l'esprit des gens de France et d'Italie » (xii), en particulier les Mille et une Nuits, cher à Gerbert. « Au dixième siècle, Gerbert, ce savant homme, après avoir étudié dans le monastère d'Aurillac, voulant étendre ses connaissances et s'enfoncer dans les arts profonds de l'Orient, se rend à Tolède. Là, pendant trois ans, il étudia les mathématiques, l'astrologie judiciaire et la magie sous les docteurs arabes. Revenu de ce docte pèlerinage, il fut supérieur de Bobio, celui des couvents du moyen âge qui avait conservé le plus de manuscrits antiques ; de là, il devint précepteur du fils de Hugues-Capet ; puis évêque de Reims, d'où il passa au service de l'empereur d'Allemagne, qui le fit nommer évêque de Ravenne, et ensuite pape, sous le nom de Sylvestre II. Un pape sorti de l'école des Arabes ! » (xiii). La « civilisation » elle-même sortie de l'école des Arabes, puisque c'est de la poésie lyrique, inventée par les Catalans et les Provençaux sous l'influence de la poésie arabo-andalouse (xiv), que naquit la cortezia, le code de l'amour courtois, au moyen duquel le rude fervestu, transformé en chevalier par l'Église, serait peu à peu policé et domestiqué par les dames (xv).

Un agglomérat multiracial n'a pu se former sans véritable opposition dans les sociétés d'Europe de l'Ouest dans le dernier tiers du XXe siècle que parce que les esprits y avaient été préparés génération après génération par une propagande d'ordre culturel qui les sémitisait sans qu'ils en aient conscience. Le métissage, abstraction faite des traces importantes de sang sémitique dans la branche méditerranéenne de la race blanche, n'a pu prendre un caractère biologique que parce qu'il a eu lieu préalablement dans l'ordre psychique.

Dès lors, la question, qui, avant d'être posée formellement pour la première fois par Sir Theodore Morison (1863-1936), pédagogue britannique qui a été membre du Conseil des Indes et directeur de l'Institut de l'Université de Londres à Paris, tarabustait, dès le Second Empire, bon nombre des premiers colons français, qui « considéraient que le rôle de la France était [...] de réformer un 'islam dégénéré' pour le rendre compatible avec la citoyenneté française ; en d'autres termes de le 'civiliser' » et, dès le premier tiers du XIXe siècle, dans le milieu des oulémas en Tunisie, en Égypte et dans le Bilâd al-Shâm (la Syrie) (xvi) : « L'Islam peut-il être réformé ? » apparaît presque secondaire, voire dérisoire : un Arabe ou un noir, musulman ou non, reste un Arabe ou un noir. De toute façon, elle ne se pose dans les pays de l'Europe de l'Ouest que parce qu'ils comptent chacun une minorité de plus en plus forte d'Arabes et de noirs, qui, comme chacun sait, sont déjà majoritaires dans certaines de leurs régions, avant de devenir à échéance plus ou moins brève dans chacun d'eux. Si, dès 1908, Theodore Morison la posait, c'est qu'il devait voir le danger venir ; de son propre pays, où, en 1889, époque à laquelle les villes anglaises comptaient « un bon nombre d'Africains et de Chinois » (xvii), William Henry Quilliam, avocat de Liverpool et converti à l'islam qui avait lui-même converti à cette religion des centaines de Britanniques des deux sexes de la classe moyenne, avait aménagé, à l'arrière de la maison qu'il avait achetée pour en faire le siège du Liverpool Muslim Institute, la première mosquée entièrement fonctionnelle d'Angleterre, où, en 1910, on estimait à 10000 le nombre de musulmans, dont un dixième était des convertis (xviii) ; de France, où, de Kabylie, étaient arrivés au début du XIXe siècle les premières vagues de Nord-Africains, embauchés comme saisonniers pour des travaux agricoles ou à titre permanent

comme chargeurs de bennes dans les mines. Bientôt, les industriels, assistés par l'État, employèrent des rabatteurs pour en recruter directement au bled : 5000 chaque année à partir de 1910, ouvriers dans la région méditerranéenne, dans la région parisienne et dans les mines du Nord et du Pas-de-Calais. Cette année-là, le général Mangin publia un essai en quatre tomes intitulé « La Force noire », où il développait la thèse selon laquelle « notre empire colonial peut être fusionné avec la France elle-même et notre puissance d'expansion dans le monde entier s'en trouverait accrue » (xix) ; avec l'appui du ministère de la Guerre et de William Ponty, gouverneur général de l'Afrique occidentale française (AOF), il entreprit la création d'une armée coloniale, en prévision d'un conflit qui devait opposer 39 millions de Français à 60 millions d'Allemands, qui la qualifiaient de « honte noire ». Le moment venu, il faudra non seulement « fournir des troupes fraîches au Moloch dévorateur » (xx), mais encore remplacer les travailleurs français mobilisés. les travailleurs de couleur importés en France auraient été entre 180 000 et 300 000. Les soldats de couleur dans l'armée française, entre 600 000 et 700 000, recrutés au terme d'une campagne de propagande menée en AOF par le Sénégalais Blaise Diagne (premier député noir de l'Assemblée nationale et sous-scrétaire d'État aux Colonies en 1931) avec le concours (plus ou moins zélé) des chefs de village. « Dans cette campagne, la France est présentée comme la meilleure amie de l'islam face à la barbarie turcoallemande. L'égalité sous les drapeaux comme au travail est exaltée » (xxi). « Les officiers-interprètes (il n'y a pas encore de corps d'officiers d'affaires musulmanes) constatent que l'attachement à l'islam augmente en situation d'exil et de stress intense. Aussi les autorités militaires prennent-elles pendant la guerre la décision de faire venir des imâm-s, des personnes qualifiées pour guider les prières et des tâlabâ repräsentant diverses confréries religieuses. La république laïque crée des salles de prières dans les dépôts ainsi que dans les hôpitaux. Les premiers grands cimetières musulmans sont créés (il y en eut au moyen-âge dans les villes du sud : on a par exemple trouvé une pierre tombale écrite en arabe tout à fait par hasard en creusant le sol à Montpellier). L'armée va jusqu'à construire une mosquée en bois au camp de Zossen qui sera déplacée dans le jardin colonial de Nogent-sur-Marne. Mais les tirailleurs se désintéressent souvent de ces lieux de culte construits à leur intention. Par exemple à Nogent, les soldats font leurs prières en plein air à côté de la mosquée qui leur était destinée » (xxii). Alors qu'on dénombrait environ 30 000 Nord-Africains en France à la veille de la Première Guerre mondiale, ils auraient été, selon les chiffres officiels, 36 300 en 1921 et 69 800 en 1926 – « [...] les Algériens ne sont pas comptés comme des étrangers, [...] ces chiffres ne tiennent pas compte de ces migrants pendulaires et encore moins de l'immigration clandestine de travailleurs, voire de jeunes de moins de 20 ans » (xxiii). Alors même que « la première guerre mondiale et la participation massive, notamment, d'Ouest-Africains et de Maghrébins Musulmans [...] [n']entraîn[ent] une reconnaissance quasi obligée de l'Islam sur le territoire métropolitain » ? (xxiv), « [i]l n'y a pas de vraie demande de construction de mosquées chez ces ouvriers et lorsque des mosquées sont construites en France, comme la mosquée de bois de Toulouse, c'est toujours à l'initiative de patrons français soucieux de créer un bon climat dans leurs entreprises [sic]. La pratique des jeux de hasard et le développement de la prostitution sont les réalités quotidiennes de ces paysans déplacés qui ne connaissaient pour la plupart dans leurs pays d'origine que des formes d'islam populaire » (xxv).

Les rapports des bureaux des affaires indigènes (1916) et de la gendarmerie signalent « la très faible pratique religieuse de ces ex-paysans devenus ouvriers qui sont plutôt tentés de célébrer le culte de Bacchus » (xxvi). Déjà, on note aussi qu'ils « multipli[aient] [...] les modèles d'inconduite » (xxvii). Plus d'un siècle plus tard, Stoddard ferait assurément amende honorable. Assurément ?

En 2015, l'éditeur qui a republié *The New World of Islam* présentait le livre ainsi : « Ce livre de 1921 du plus grand penseur racial américain a été le premier ouvrage à mettre en garde l'Occident contre le renouveau islamique qui a commencé au XIXe siècle et qui trouverait son expression dans l'immigration de masse et l'extrémisme islamique auxquels le monde est soumis depuis les années 1980. Il fournit une histoire précise de l'islam, depuis sa fondation, son épanouissement et sa sophistication, jusqu'à son déclin sous la férule et la domination des Turcs ottomans.

Stoddard explique les racines du renouveau wahabite et le printemps du nationalisme arabe, indien et moyen-oriental déclenché à la suite de la Première Guerre mondiale et prévient que ces événements ont remis l'islam en mouvement et que cette religion a entamé une reconquête du monde. Stoddard prévient que la politique étrangère du monde blanc à l'égard du monde islamique est [...] dangereuse et qu'elle fournit des munitions aux extrémistes islamiques – des propos judicieux, compte tenu des guerres menées par les États-Unis contre les nations musulmanes depuis 2001 et du conflit israélo-palestinien ». Ostara Publications – qui semble avoir été à l'origine du fameux site Internet suprémaciste <https://white-history.com> – aurait-il pris ses désirs pour des réalités ?

L'écrivain, orateur, éducateur, critique, militant politique noir états-unien Hubert Harrison (1883-1927), avec qui Stoddard était en contact épistolaire, écrivit dans sa recension de *The New World of Islam* (xxviii) : « M. Lothrop Stoddard s'intéresse depuis assez longtemps aux personnes de couleur et à leur histoire récente. Il nous a donné une étude tout à fait respectable et bien documentée dans *The French Revolution in San Domingo*. L'année dernière encore, dans *The Rising Tide Of Color Against White World-Supremacy*, il a tracé la courbe descendante des contacts de la race blanche avec les races de couleur en Asie, en Afrique et en Amérique. Il y a un peu plus d'un mois, Scribners a publié *The New World of Islam*, une étude profonde et détaillée des divers ferment à œuvre au Proche et au Moyen-Orient, où les millions de Mahométans bruns se préparent à la lutte finale contre la domination des hommes blancs du monde occidental (xxix). » Plus loin, il ajoutait : « [...] [la] domination mondiale de l'islam était, à bien des égards, supérieure du point de vue des valeurs morales et spirituelles à celle de l'homme blanc. Tout d'abord, elle n'était pas rongée par le chancre corrosif des préjugés raciaux. Dans les affaires politiques et civiques, le caractère comptait pour beaucoup ; la couleur et la race pour rien du tout. Comme le remarque M. Stoddard, 'tous les vrais croyants étaient frères'. Les noirs, les bruns et les jaunes n'étaient pas, comme dans le système chrétien, des frères en théologie seulement, mais ils l'étaient réellement en pratique devant les magistrats et dans toutes les relations de la vie quotidienne. »

« Tous les citoyens du monde sont frères », lit-on sur le site Internet de l'UNESCO, organisme chargé du volet éducatif de la mondialisation. « [...] [T]ous les citoyens sont frères », déclarait le républicain et socialiste Louis Blanc, à l'Assemblée nationale le 10 ami 1848, au lendemain des journées de février.

Qui a dit que l'islam est incompatible avec la religion de la République, la laïcité ? (xxx)

- (i) P. Pezaud, Lothrop Stoddard, Le nouveau monde de l'islam (traduit de l'anglais par A. Doysié), Échos d'Orient, t. 22, n° 130, 1923 [pp. 252-253], pp. 252-253.
- (ii) Voir <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/09/08/les-racines-arabes-de-la-renaissance>.
- (iii) Voir <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2021/01/01/les-racines-arabes-du-capitalisme-liberal>.
- (iv) Voir <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/01/31/le-pouvoir-panique>.
- (v) Julius Evola, Introduction générale à la doctrine fasciste de la race, Quimper, Cariou Publishing, p. 172.
- (vi) Voir <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2011/08/10/discours-de-caton-lancien-pour-le-maintien-de-la-lex-oppia>.
- (vii) Henri-Joseph-Léon Baudrillart, Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, t. 3, Paris, Hachette et Cie, 1880, pp. 139-140.
- (viii) Ibid., p. 143.
- (ix) Ibid., p. 148.
- (x) Ibid., p. 146.
- (xi) M. Villemain, Cours de littérature française, Bruxelles, Méline, Cans et Compagnie, 1840, p. 562.
- (xii) Ibid.
- (xiii) Ibid.
- (xiv) Voir, par exemple, Emilio García Gómez, La poésie lyrique hispano-arabe et l'apparition de la lyrique romane, Arabica, t. 5, fasc. 2, 1958, pp. 113-144 ; E. Dermemhghem, Les grands thèmes de la poésie amoureuse chez les Arabes précurseurs des poètes d'oc, Les Cahiers du Sud, pp. 28 et sqq. ; Charles Camproux, Joy d'amor : Jeu et joie d'amour, Montpellier, 1965.

(xv) Voir Chinweizu, Anatomie du pouvoir féminin : une dissection masculine du matriarcat, Quimper, Cariou Publishing, à paraître.

(xvi) Voir Mohamed Amer Meziane, ‘Doit-on réformer l’islam ?’ Brève histoire d’une injonction, Multitudes 2015, vol. 2, n° 59, pp. 53-60 et Mohamed Fayçal Haddad, Le réformisme musulman, une histoire critique, Nimesis Edizioni, 2013. Voir aussi, puisque cette question ne saurait être séparée de la notion de taqqiya, Daniel De Smet, La pratique de taqiyya et kitmān en islam chiite : compromis ou hypocrisie ?, in Mohamed Nachi (sous la dir.), Actualité du compromis, Armand Colin, 2011, pp. 148-161 ; Aziz Hilal, Recension du livre de Daniel De Smet, Les Fatimides. De l’ésotérisme en islam, Midéo, 39, 2024 ; Mourim Khosro E., La Taquiyya comme stratégie idéologique et politique (note de recherche), CEMOTI, n°6, 1988, pp. 177-185.

(xvii) Yasmin Alibhai-Brown, Exotic England The Making of a Curious Nation, Portobello Books Ltd, 2015.

(xviii) Ibid.

(xix) Cité in Lothrop Stoddard, Racial Realities in Europe, New York, C. Scribner’s Sons, 1924, p. 91, à paraître prochainement sous le titre Les Réalités raciales en Europe, Quimper, Cariou Publishing.

(xx) Jean-Paul Gourevitch, Les Africains de France, Acropole, 2009.

(xxi) Ibid.

(xxii) Jean-François Clément, L’Islam en France – Les cinq migrations musulmanes de 716 à nos jours, Horizons Maghrébins – Le droit à la mémoire, n° 18-19, 1992 [pp. 88-97], p. 95.

(xxiii) Jean-Paul Gourevitch, op. cit.

(xxiv) Jocelyne Dakhlia, Musulmans de France, l’histoire sous le tapis, Multitudes, 2006, vol. 3, n° 26, pp. 155-163.

(xxv) Jean-François Clément, op. cit., p. 95.

(xxvi) Ibid.

(xxvii) Ibid.

(xxviii) Hubert Harrison, The Brown Man Leads The Way, Part I, Negro World, 5 novembre, 1921, p. 5, cité in Jeffrey B. Perry, A Hubert Harrison Reader Middleton, CT, Wesleyan University Press, 2001, p. 311. Curieusement, comme le souligne David Walker, Cultural Decline and Survivalist Narratives : The Battle for Civilization, in Fethi Mansouri et Shahram Akbarzadeh (éd.), Political Islam and Human Security, Newcastle, Cambridge Scholars Press, 2006, p. 36 et sqq.). Stoddard pensait que l’islam constituait un danger pour les peuples blancs sur le plan politique

(xxix) Cité in ibid.

(xxx) Vincent Peillon : ‘Pour Jaurès, la laïcité était une religion’, philomag, 5 mai 2021,
<https://www.philomag.com/articles/vincent-peillon-pour-jaures-la-laicite-était-une-religion>.